



Philosophie

Techniques culturelles : le nouvel horizon de l'archéologie des médias

✍ PAR Slaven WAELTI

Date de publication • 14 juillet 2026



Techniques culturelles. Grilles, filtres, portes et autres articulations du réel

Bernhard Siegert, Frédérique Vargoz

2026

Les presses du réel

392 pages

À travers les techniques culturelles, Bernhard Siegert montre comment des opérations élémentaires (filtrer, compter, ouvrir ou identifier) façonnent les cultures et les sociétés.

L'archéologie des médias compte parmi les domaines d'études apparus dans les deux dernières décennies du XX^e siècle et qui ont profondément contribué à décentrer le regard des sciences humaines. Devenue en Allemagne une discipline universitaire sous le nom de *Medienwissenschaft*, elle a vu émerger des figures aussi originales que Siegfried Zielinski ou Friedrich Kittler. Bernhard Siegert s'inscrit dans cette filiation intellectuelle, tout en redéfinissant les contours de la discipline au travers d'une série d'études remarquables sur l'origine, l'émergence et le développement des sociétés par le biais de techniques culturelles.

Il convient dès lors de saluer l'initiative des Presses du réel, qui proposent, sous la direction d'Emmanuel Alloa, une collection consacrée aux *Médias/Théorie*, ainsi que le choix de rendre cet essai accessible au public francophone dans la traduction aussi précise qu'élégante de Frédérique Vargoz. L'abondance des illustrations en couleur très soignées achève de faire de cet ouvrage une publication remarquable.

De l'archéologie des médias aux techniques culturelles

L'un des gestes fondateurs de l'archéologie des médias avait été d'appliquer aux dispositifs

techniques les outils conceptuels de la théorie structuraliste et poststructuraliste française. Pour le dire très simplement, il s'agissait d'étudier ce que les machines traitent, communiquent et stockent comme information à travers deux des concepts centraux de la théorie lacanienne : le réel et le symbolique (l'imaginaire subissant une certaine forme de relégation). Ainsi, le télégraphe couple des impulsions électriques (c'est-à-dire du réel) et un code de signaux courts ou longs (c'est-à-dire du symbolique). Quant au sens du message (c'est-à-dire l'imaginaire), il se résumait – selon la leçon de McLuhan – au média lui-même.

Ce sort fait au sens avait d'une part permis de fonder l'archéologie des médias comme discipline universitaire, mais avait d'autre part eu pour conséquence de l'isoler des autres sciences humaines – Kittler ayant notamment proclamé vouloir exorciser l'homme des sciences humaines ! C'est cette tradition intellectuelle que Siegert reprend et déplace en ouvrant la recherche à des opérations d'articulation du réel qui ne se limitent plus aux seuls dispositifs techniques, mais englobent les gestes initiaux de toute culture. Qu'il s'agisse d'isoler un message du bruit qui l'accompagne (*filtrer*), d'ajouter une unité à un ensemble de marchandises (*compter*), d'assigner une place à des individus dans une colonie américaine (*administrer*), dans tous ces domaines, les techniques culturelles « *apparaissent comme des interfaces générant des codes entre le réel non symbolisable et les ordres culturels.* »ⁱ

Or, ces interfaces ne sont pas à proprement parler des médias, tels que l'imprimerie, la photographie ou l'ordinateur. Étudier les techniques culturelles ne revient pas à s'intéresser aux « *pratiques complexes de la lecture et de l'écriture mais aux opérations élémentaires qui séparent le symbolique du réel et qui déterminent le type de pratique de déchiffrement qu'est la lecture.* »ⁱ L'accent se déplace donc de l'appareillage technique vers un ensemble d'opérations culturelles fondamentales, ou, plus précisément, vers des « *chaînes d'opérations* »ⁱ ni conscientes ni inconscientes, qui distinguent et articulent les différences fondatrices d'une culture : ainsi *ouvrir* ou *fermer* une porte définit ce qui, dans telle culture, sera ou ne sera pas conçu comme intérieur et extérieur ; *enclore* du bétail fondera la différence entre animaux sauvages et domestiques, et *a fortiori* celle entre humain et animaux ; *voiler* ou *dévoiler* réglera enfin la différence entre le sacré et le profane, le pur et l'impur, etc. « *Répétées de manière récursive, représentées, mises en œuvre opératoirement, ces distinctions forment en dernier lieu des sociétés* »ⁱ .

Symboliser, compter, filtrer

L'un des déplacements majeurs introduit par les techniques culturelles par rapport à l'archéologie des médias se manifeste dans le passage d'une conception technique de la communication, inspirée de Claude Shannon, qui part de la relation entre un émetteur et un récepteur, à une réflexion, venue de Michel Serres, sur la nécessité anthropologique de distinguer ce qui fait sens et ce qui relève du bruit. La communication, ainsi comprise comme neutralisation du bruit, n'émerge qu'à partir du moment où un élément porteur de sens (le symbole) est identifié comme tel. Il n'y a pas de communication sans distinction entre sens et bruit, et sans le refoulement de ce dernier. On peut alors comprendre la fonction phatique du langage comme ce qui renvoie à l'existence même de cette différence : elle en manifeste l'opération et fonde l'être comme différence.

De telles analyses pourront sembler familières aux lecteurs des philosophies poststructuralistes. Siegert leur donne toutefois une assise originale en les fondant sur l'archéologie d'un objet inattendu, mais aux effets conceptuels remarquables : le point typographique. Historiquement, le point apparaît pour signaler un signifiant manquant, un espace vide entre deux lettres, ou encore une omission volontaire. Dans tous les cas, ce qui manque relève d'un ordre autre que celui du symbole – néanmoins symbolisé sous la forme minimale du point. Le point fonctionne donc comme un opérateur limite qui sépare et articule, depuis « *l'époque de l'humanisme* » ⁱ, le réel et le symbolique.

Siegert lui reconnaît une fonction analogue à celle d'un autre opérateur décisif apparu à la Renaissance : le zéro. Là où le point permet « *d'écrire l'absence d'une lettre* », le zéro

permet d'écrire l'absence d'un chiffre. Tous deux participent d'une « numérisation » de la surface graphique ⁱ, qui organise aussi bien l'économie de l'écriture que les mathématiques : dans les deux cas, un signe vide rend tour à tour possibles l'ordonnement perspectiviste du visible, l'édifice des mathématiques, et la littérature dans sa matérialité typographique. Ainsi, la pensée ne commence pas par des opérateurs, mais par des opérations qui distinguent et articulent le réel et le symbolique.

Quadriller, projeter, identifier

Ce qui rend le livre de Siegert captivant, c'est la façon dont ces opérations se retrouvent au centre des méthodes de gouvernementalité à l'ère du colonialisme européen, fondé sur des techniques de quadrillage, d'identification et de projection.

Le quadrillage constitue une opération fondamentale : il ordonne l'espace en attribuant une place à chaque élément. Technique très ancienne, il connaît à partir de la première modernité une extension décisive, qui finit par intégrer les êtres humains. Autour de cette opération se coordonne tout un ensemble de savoirs – peinture, mathématiques, topographie, géographie, gouvernementalité – qui ont en commun de transformer le monde en image, c'est-à-dire de le soumettre en lui imposant une topographie coloniale. Ainsi, dans la fondation de nouvelles cités aux Amériques par les Espagnols, le quadrillage devient plan, cadastre et registre d'état civil. Rendant possible « *l'écriture d'espaces vides* », il est la technique qui permet d'accorder littéralement une place à l'inconnu dans le connu ⁱ, et donc de dominer des étendues sauvages.

Dans ce projet global, Séville fut pour un temps « *l'œil qui voit le monde entier* » ⁱ. C'est de là que des milliers de candidats à l'émigration se projetèrent vers les Amériques. Une autre technique culturelle se déploie alors : identifier les individus, les enregistrer, déterminer leur légitimité à émigrer. Siegert examine ici le travail de la Casa de la Contratación à Séville, où se mirent en place des procédures reposant sur la redondance entre l'oral et l'écrit, des témoins assurant de la véracité de l'écrit, tandis que les registres permettaient de les identifier : la légitimité naissait donc en dernier lieu de la concordance du symbolique et du réel. Le registre aurait ainsi fabriqué des sujets en tant que corrélats de la technique royale de l'écriture.

Ouvrir, fermer, révéler

La distinction et l'articulation entre le symbolique et le réel jouent encore un rôle décisif dans l'expérience du sacré. Selon Siegert, en effet, l'histoire des techniques culturelles est aussi « *ce qui engendre une prise de conscience de la plénitude d'un monde de choses non encore différenciées, auquel toute culture reste liée comme au réservoir inépuisable de ses possibles* » ⁱ . C'est ce qu'il montre par l'étude d'objets aussi simples que révélateurs : portes, battants des retables, rideaux ou tapisseries.

Indéniablement, les portes ont quelque chose de paradigmatique, car elles associent des acteurs humains et non humains. Siegert se rapproche ici clairement de Bruno Latour et des pensées de l'*agency*, c'est-à-dire précisément de ces actions situées à la frontière entre les choses et les êtres. Mais ce qui intéresse le théoricien des médias, c'est encore et

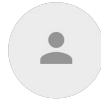
surtout la manière dont une architecture produit des différences symboliques constitutives du réel : il n'y a ni intérieur ni extérieur sans porte, ni de ville sans séparation du domaine du *nomos* où s'appliquent des lois civiles, de l'espace pastoral. La porte relie ainsi l'homme à la loi, au signifiant, voire à l'expérience affective et mystérieuse du divin que Siegert, sans doute en référence à Rudolf Otto, appelle le « numineux ». Dans le domaine de l'art religieux, il propose ainsi une analyse profonde du *Triptyque de Mérode* de Robert Campin (1425/1428), où le geste d'ouvrir ou de refermer les battants du retable se lit comme l'articulation performative de la transition entre une vision profane et une vision sacrée.

Si les portes traditionnelles sont soit ouvertes, soit fermées, la modernité aurait inventé, d'après Siegert, des portes pouvant être les deux à la fois. Celle de Duchamp en est l'exemple paradigmatique : elle relie et sépare simultanément trois pièces, toujours ouverte pour deux d'entre elles et toujours fermée pour la troisième. Les portes tournantes radicalisent cette ambivalence : fermées autant qu'ouvertes, elles dissolvent les anciens seuils nomologiques et introduisent une technologie biopolitique de gestion des flux. Quant aux portes électroniques qui ne s'ouvrent qu'à l'interruption d'un courant, elles fonctionnent comme des machines cybernétiques où la distinction intérieur/extérieur perd sa stabilité symbolique et se réduit à un court-circuit. D'où cette conclusion : « *La porte, autrefois technique culturelle instituant la distinction entre intérieur et extérieur et le passage vers le monde du numineux, s'est transformée à l'ère électronique en machine cybernétique, où le numineux est remplacé par la psychose et la vision par l'hallucination* » ⁱ .

En faisant au chapitre suivant du tissu un objet épistémologique, Siegert radicalise cette intuition en proposant une sortie – souvent annoncée, mais jamais accomplie – de ce qu'il appelle de manière quelque peu surprenante l'hylémorphisme platonicien : les objets ne se réduisent pas à une matière portant des formes culturelles ajoutées : ils se définissent par les opérations qui produisent simultanément matière et figure. Ses analyses de tapisseries sont à cet égard particulièrement saisissantes. Dans une scène de la *Passion du Christ* (env. 1400–1425), un homme soulève le bord du linceul transparent du Christ. Or, dans un médium tissé, comment distinguer le support textile de l'image tissée ? Ici, fond et figure, matière et forme se nouent dans une articulation où se révèle leur différence autant que leur continuité. Le voile agit alors comme un opérateur phatique : signe transparent, frontière instable entre réel et symbolique, il désigne la différence entre les deux – ce vertige où se révèle le numineux

vérité ou se révéler le numineux.

L'analyse des techniques culturelles contribue donc bien à ouvrir l'archéologie des médias à un nouveau dialogue avec ces sciences humaines dont Kittler avait voulu s'affranchir. Et ce dialogue ne se limite pas à rapprocher des positions théoriques, il opère au niveau des gestes essentiels qui fondent les cultures, soit leur manière de filtrer, compter, communiquer, quadriller, administrer ou révéler. Revenant en outre ouvertement à la question du numineux, elle semble assumer de poser à nouveau frais la question heideggerienne de l'histoire de l'être et de son voilement/dévoilement. Mais elle ne s'enlise pas pour autant dans l'hermétisme d'une métaphysique absconse, elle convoque au contraire les recherches empiriques de sociologues (Elias, Latour), d'anthropologues (Descola), d'ethnologues (Malinowski, Leroi-Gourhan) ou d'historiens des sciences (Serres, Rotman).



SLAVEN WAELTI

Slaven Waelti est traducteur, philosophe et chercheur en lettres. Il est l'auteur d'une thèse intitulée *Klossowski l'incommunicable : Lectures complices de Gide, Bataille et Nietzsche* (Droz, 2015) soutenue à l'université de Bâle. Il travaille depuis 2024 au Centre Käte Hamburger pour l'étude des pratiques culturelles de réparation (CURE) à l'université de la Sarre.

Cet article est publié en licence Creative Commons BY NC ND (reproduction autorisée en citant la source, sans modification et sans utilisation commerciale).

Lien permanent : <https://www.nonfiction.fr/article-12760-techniques-culturelles-le-nouvel-horizon-de-larcheologie-des-medias.htm>